

**DEUX**  
**MAITRESSES,**

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. FÉLIX <sup>K</sup>ARVERS,

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,

LE 15 MARS 1836.

---

PRIX : 2 FRANCS.

---



PARIS,

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS,  
PRÈS DE CHEVET.

---

1836.

PERSONNAGES.

\*\*\*\*

ARTHUR BEAUMONT, avocat.  
CÉLESTIN DURAND, commis.  
M. DEVERNOIS.  
ÉLISE DE VALVILLE, jeune veuve.  
JOSEPH, domestique.

ACTEURS.

○○○○

M. HYPOLITE.  
M. BRINDEAU.  
M. BARDOU.  
M<sup>lle</sup> BROHAN.  
M. BALLARD.



*La Scène se passe à Paris chez Madame de Valville.*



---

Imprimerie de CHASSAIGNON,  
rue Git-le-Cœur, n° 7.



# DEUX MAITRESSES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.



Un salon. Cheminée avec pendules et vases. — Portes latérales et porte au fond; une table à gauche avec écritoire, etc. etc. — A droite, un petit meuble de salon.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLESTIN, ARTHUR, *entrant par la porte du fond.*

ARTHUR. Encore une fois, je te dis d'entrer; est-il singulier donc! Veux-tu que nous causions ainsi pendant une heure sur l'escalier?

CÉLESTIN. C'est que c'est si extraordinaire de se rencontrer comme cela sous une porte cochère, après nous être perdus de vue depuis deux ans.

ARTHUR. Sans cependant nous être oubliés, n'est-ce pas? une amitié de collège, c'est un souvenir qui reste.

CÉLESTIN. Certainement. Mais cependant, comment se fait-il que je ne t'aie jamais rencontré, puisque tu demeures ici?

ARTHUR. Du tout, mon ami, nous ne sommes pas ici chez moi. Cet appartement est celui de M<sup>me</sup> de Valville, une femme charmante, mariée à vingt ans à un vieux banquier, qui, après quatre ans de mariage, lui a fait la galanterie de mourir, laissant un enfant qui, lui-même, est mort depuis; de sorte que la plus grande partie de la fortune du financier appartient aujourd'hui à sa veuve. En ma qualité d'avocat, je suis chargé de quelques affaires qui l'intéressent; aussi, et pour une autre raison que je te dirai peut-être plus tard, j'ai eu depuis quelque temps l'occasion de la voir assez souvent. C'est pourquoi, venant presque tous les jours dans cette maison, j'ai lieu de m'étonner de ne pas t'y avoir encore rencontré; car, à ta manière de passer devant le concierge sans rien dire, j'ai dû croire que tu demeureras ici.

CÉLESTIN. Du tout ; mais je demeure tout près dans cette rue. Il est vrai que je viens ici presque tous les jours pour quelque chose que je te dirai ; seulement , voilà près d'un mois que je ne suis venu ; je suis allé faire un petit voyage dans ma famille.

ARTHUR. C'est ce qui m'explique pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrés plutôt. Maintenant , dis-moi, que fais-tu ? que deviens-tu ?

CÉLESTIN. Moi, je suis très-content ; je suis employé à la Préfecture de la Seine, à deux mille quatre ; mon père me fait une petite pension de 600 fr., total 3,000 fr. qui, grâce à mes goûts modestes, me suffisent amplement pour semer de fleurs le chemin de l'existence... c'est-à-dire la rue S<sup>te</sup>-Anne, la place du Louvre et la rivière jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Aussi tous les matins, à neuf heures précises,

*AIR du Fleuve de la vie.*

Sorti de mon humble demeure,  
Au bord de la Seine, en chantant,  
Je m'en vais flânant jusqu'à l'heure  
Où mon bureau s'ouvre... Partant  
Sans ambition, sans envie,  
D'avance mes pas sont marqués,  
Et je descends le long des quais  
Le fleuve de la vie.

ARTHUR. Allons, c'est à merveille ! Moi, comme je t'ai dit, je suis avocat ; pas encore très-occupé, mais cela viendra, j'espère... et j'en ai besoin, car tu sais que je suis fils d'un pauvre notaire de campagne, et si je ne fais pas ma fortune moi-même...

CÉLESTIN. Comment ? mais je croyais que ta fortune était toute faite et que tu avais au moins quarante mille livres de rentes.

ARTHUR. Ah ! tu croyais... Au fait, moi qui te parle, je l'ai cru aussi ; mais il paraît que je m'étais trompé.

CÉLESTIN. Qu'est-ce que cela signifie ?

ARTHUR. Cela signifie que j'avais pour parrain un excellent homme qui m'aimait beaucoup et qui m'avait légué toute sa fortune. Ses héritiers, qui ne sont du reste que des collatéraux éloignés, ont attaqué le testament pour vices de formes, et c'est la Cour royale d'Orléans qui doit bientôt juger le procès.

CÉLESTIN. Ah ! c'est la Cour d'Orléans... Justement mon père est greffier ; il sait que je t'ai connu autrefois , et si si cela peut t'être utile... mais j'imagine que tu ne doutes pas du résultat.

ARTHUR. Au moins il m'est permis d'espérer. Mais laissons cela , et parle-moi d'une chose dont tu ne m'as encore rien dit : comment vont les amours ? Si j'ai bonne mémoire , tu avais des dispositions à devenir un gaillard !

CÉLESTIN. Ah ! si donc ! mais sans être un gaillard , on se tire d'affaire comme un autre , et je peux te dire , entre nous , que je ne suis pas mécontent... on n'est pas mécontent.

ARTHUR. Et y aurait-il de l'indiscrétion ?..

CÉLESTIN. Je n'ai jamais eu de secrets pour toi ; mais je te demande , sur ce que je vais te dire , le silence le plus absolu. Si mon père savait un mot de tout cela , il m'enverrait sa malédiction et ne m'enverrait plus ma pension ; et ce que je te recommande là , c'est particulièrement à l'égard de M. Devernois.

ARTHUR. Je le connais... c'est-à-dire , je ne l'ai jamais vu ; mais je sais que c'est un de mes adversaires , un des collatéraux de mon parrain , et l'ou m'a dit qu'il venait quelquefois dans cette maison.

CÉLESTIN. C'est un ami de mon père ; un homme très-drôle , qui est venu au monde deux heures trop tôt , et qui n'a jamais pu se déshabituer de la manie d'arriver je ne sais combien de temps d'avance à tous les rendez-vous ; aussi il passe sa vie à attendre ; il y est fait. Je te dirai donc que nous nous sommes souvent rencontrés dans cette maison , moi entrant , lui sortant , ou *vice versa* ; et s'il apprenait jamais...

ARTHUR. Tu peux être tranquille , c'est le secret de la confession.

CÉLESTIN. Eh bien ! mon ami , je suis amoureux d'une petite femme ravissante ; c'est un vrai trésor , et il n'y a pas dans les modes...

ARTHUR. Ah ! c'est dans les modes...

CÉLESTIN. Oui , mon cher , Artémise est marchande de modes ; car j'ai oublié de te dire que nous nous appelons Artémise. Mais je me hâte d'ajouter que ce n'est pas une modiste comme tu l'entends. Artémise travaille chez elle , pour son compte... nous travaillons pour notre compte , ce qui est bien différent ; contente d'un modeste appartement au quatrième , dans cette maison.

ARTHUR. Ah ! c'est dans cette maison qu'elle demeure... (*à part.*) Voilà qui est singulier. (*haut.*) C'est au quatrième ?

CÉLESTIN. Au-dessus de l'entresol. J'y viens tous les jours après

mon bureau, et le dimanche, comme aujourd'hui, j'y passe la journée ; car je te dirai que j'en suis fou. C'est une femme adorable, pas coquette comme son état en a la réputation, pas dépensière... Aussi, à part le loyer et quelques robes de temps en temps, cela ne me coûte presque rien.

ARTHUR. Comment ! son loyer, des robes, et encore autre chose avec cela ?

CÉLESTIN. Dam ! c'est bien le moins. Elle n'a pas de rentes, Artémise ; et la vertu est une chose si rare, particulièrement dans les modes, qu'on ne saurait la payer trop cher.

ARTHUR. Ah ! ça, mon ami, es-tu fou ?

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Toi, de l'argent ! dans des manières telles  
Qui, toi ! donner ! Eh ! mon cher, laissons-les  
Aux malheureux disgraciés des belles,  
Aux financiers, aux vieillards... aux Anglais ;  
Mais nous, notre air, notre esprit, je le pense,  
Doivent suffire, et cela me paraît  
Un capital assez beau qu'on dépense  
Pour que l'amour en paye l'intérêt.

CÉLESTIN. Enfin, comment faire ?

ARTHUR. S'adresser ailleurs. Voici mon système, à moi : c'est qu'une maîtresse ne doit rien nous coûter ; notre amour est le seul prix dont nous devons payer le sien.

CÉLESTIN. Mais toi qui raisones si bien, je voudrais bien savoir un peu comment tu t'arranges.

ARTHUR. Oh ! moi, c'est toute une histoire qui serait trop longue à te conter ; qu'il te suffise de savoir que j'ai une passion dans la haute société, quelque chose de distingué... voilà déjà près d'un mois.

CÉLESTIN. Comment ! est-ce que par hasard ce serait...

ARTHUR, *d part.* Pas d'indiscrétion ! ce secret n'est pas le mien... il faut le dérouter. (*haut.*) Je comprends ton idée, tu te trompes ; mais si tu veux le savoir, c'est une amie de madame de Valville qui, du reste, est dans la confidence de notre amour.

CÉLESTIN. Comment ! mais c'est superbe !

ARTHUR. La vérité est que j'en perds la tête ; aussi je ne la quitte pas : le jour, promenade au bois, moi à cheval, elle dans sa voiture ; le soir, loge aux Bouffes ou à l'Opéra ; la semaine dernière aux courses de Chantilly...

CÉLESTIN. Pardon, tu as donc un cheval ?

ARTHUR. Non, mais j'en ai loué un au mois.

CÉLESTIN. Et puis ces loges, ces parties de Chantilly... il me semble que tout cela coûte un peu cher.

ARTHUR. Mon dieu, non ! Mais que veux-tu, dans le monde où je suis lancé il faut bien faire quelque figure. Entouré de jeunes gens riches, je n'aurais jamais pu me faire écouter si je m'étais présenté comme un misérable avocat sans causes.

CÉLESTIN. Mais où diable as-tu pris cet argent-là ?

ARTHUR. J'ai touché le mois dernier dix mille francs qui me revenaient de la succession de ma mère, et je les ai un peu écornés. Au reste, si j'ai fait toutes ces dépenses, c'est que cela m'a convenu ; je n'y étais pas forcé : tout est là. Et puis je me suis amusé ; mais maintenant que je suis sûr de son amour, je n'ai pas un sou à dépenser, et, pour m'ôter jusqu'à la tentation, je veux placer les six mille francs qui me restent ; je les ai justement sur moi, charge-t'en. Tu es un garçon intelligent ; tu m'achèteras quelque chose avec cela, des rentes, ce que tu voudras..

CÉLESTIN. Volontiers ; mais je ne rentre pas chez moi maintenant, tu me donneras cela ce soir. A présent, dis-moi, cette passion qui te prend tous tes momens te permettra bien un jour de dîner avec moi ; il ne sera pas dit que nous nous serons rencontrés si heureusement pour en rester là.

ARTHUR. Volontiers ; aujourd'hui, si tu veux.

CÉLESTIN. Aujourd'hui... je ne sais pas si je pourrai. Je n'ai pas encore vu Artémise depuis mon retour ; elle voudra peut-être me garder avec elle, ce qui est bien naturel. Enfin, je tâcherai d'arranger cela, et je te donnerai une réponse dans la journée. Mais toi, comment se fait-il que tu sois libre ?

ARTHUR. On dîne en ville.

CÉLESTIN. Ah ! ça, mais tout en causant, tu me fais oublier Artémise... Je me sauve.

ARTHUR. Tu as bien le temps. J'entends madame de Valville qui vient de ce côté ; je veux te présenter à elle comme un ami. Surtout pas un mot devant elle de tout ce que je t'ai dit.

## SCENE II.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE VALVILLE.

ARTHUR. Je me rends à vos ordres, madame.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Je vous sais gré de votre exactitude, monsieur ; on m'a toujours dit qu'en affaires, c'était la première qualité.

ARTHUR. En venant ici, j'ai rencontré dans cette maison un ami d'enfance, un camarade, M. Célestin Durand, que je vous demande la permission de vous présenter.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Soyez le bien-venu, monsieur. Les amis d'un homme aussi distingué que M. Arthur ne peuvent manquer de mériter toute mon estime.

CÉLESTIN. Madame, je suis confus... Mais je vois que vous avez à parler d'affaires; je vous demanderai, madame, la permission de prendre congé de vous. (*d part.*) Cette pauvre Artémise qui sèche sur pied là-haut!

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Je craindrais d'être indiscreète en insistant pour vous retenir; mais j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir.

CÉLESTIN. Comment donc, madame... (*à Arthur.*) Où te retrouverai-je pour te rendre réponse?

ARTHUR. Ici, si madame le permet. Nous avons un énorme carton de papiers à examiner, et cela peut nous mener loin.

CÉLESTIN. C'est bien. Au revoir... madame.

(*Il salue et sort par le fond.*)

### SCÈNE III.

ARTHUR, M<sup>me</sup> DE VALVILLE.

ARTHUR. Enfin nous voilà seuls, ma chère Elise, et je peux sans contrainte vous parler de mon amour!.. vous êtes charmante!.. Voyons, qu'est-ce que nous avons fait ce matin?

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. J'ai reçu une visite, et une visite de noces encore! Clémentine, une cousine à moi et son mari. Je n'ai jamais vu de gens plus heureux... elle surtout! Le jeune homme qu'elle a épousé était sans fortune, et c'est un si grand bonheur pour elle d'avoir enrichi celui qu'elle aimait!

ARTHUR. Je comprends bien cela; mais c'est le jeune homme que je blâme. Qu'une femme fasse la fortune d'une femme en l'épousant, à la bonne heure; mais qu'un homme soit enrichi par une femme, voilà ce qui me choque et que je ne saurais admettre: il y a dans cette idée là quelque chose de blessant pour l'amour-propre.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Oh! je m'attendais bien à cela; je connais vos idées là-dessus; mais enfin, comment faire en pareil cas? Cette pauvre femme, ce n'est pas sa faute si elle est riche! Mais tenez, ne parlons plus de cela; je vois que nous nous fâcherions, et j'en serais désolée, car j'ai un service à vous demander.



ARTHUR. Comment donc ! mais ordonnez, je serai trop heureux...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Prenez garde, c'est une corvée au moins que je vous demande.

ARTHUR. Parlez, quoi que ce soit...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Vous savez que nous avons samedi un bal à l'Opéra, au profit des pauvres du second arrondissement ; je suis une des dames patronnesses, ce qui est très ennuyeux et très fatigant ; et si ce n'était qu'on a l'âme charitable... et qu'on voit son nom imprimé dans le journal, ce qui fait toujours plaisir, on ne se chargerait certainement pas...

ARTHUR. Eh bien ?

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Eh bien ! il me faut quelqu'un pour m'accompagner, pour m'aider à faire les honneurs. Tous ces messieurs me l'avaient demandé, mais je les ai refusés. Comprenez-vous maintenant ?

ARTHUR. Mon dieu, que c'est aimable à vous ! Comment avez-vous pu croire que j'hésiterais un instant ?

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. C'est bien ! mais cela me rappelle que vous n'avez pas encore de billet (*Elle va à son secrétaire.*) ; en voici un... C'est le même prix que l'an passé, vous savez ?.. Mais c'est bon, vous me paierez cela un de ces jours.

ARTHUR, *d part, après avoir pris le billet.* Je n'avais pas du tout l'idée d'aller à ce bal, mais c'est bien le moins...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Arthur, je suis contente de vous ; je craignais que vous n'eussiez peur des fatigues de cette soirée. Vous avez été fort aimable, et je veux vous en récompenser.

ARTHUR. Comment cela ?

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. En vous offrant l'occasion de faire une bonne action. Nous avons eu l'idée, quelques dames et moi, de faire une loterie au profit d'un pauvre artiste bien malheureux ! un père de famille, qu'une maladie cruelle met hors d'état de subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfans ; et je vous crois trop bon cœur pour ne pas me prendre quelques billets.

ARTHUR. Assurément, ma chère Elise, vous m'avez bien jugé ! (*d part.*) Voilà qui tombe bien.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. J'en étais sûre. (*prenant un portefeuille.*) Combien en voulez-vous ?

ARTHUR. Ce que vous voudrez, un ou deux.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Comment, un ou deux !.. tous ces messieurs m'en ont pris dix, et vous ne pouvez pas faire moins qu'eux. Il faut absolument que vous m'en preniez dix, d'abord parce que c'est une bonne œuvre ; et ensuite, madame de Verneuil, qui s'est chargée d'en distribuer aussi, s'est vantée qu'elle en placerait plus que moi. C'est une femme que je déteste, qui est ja-

louse de moi, et je ne veux pas lui laisser même cette petite satisfaction là.

ARTHUR, *avec un soupir*. Allons, comme vous voudrez.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Prenez-les de ma main, je vous les garantis bons... 8, 9 et 10; voilà le compte. Vous savez?.. c'est 20 francs.

ARTHUR. Pour le tout ?

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Non, par billet. Mais ce n'est pas la peine... vous me paierez cela avec d'autres, car j'espère bien que nous en ferons encore.

( *Elle s'assied au secrétaire, et replace les billets qui lui restent.* )

ARTHUR, *à part*. Eh bien! à la bonne heure, voilà qui est rassurant! La semaine dernière, c'était une vente au profit des pauvres dans le foyer de l'Opéra, et il m'a fallu acheter une foule de futilités, et Dieu sait le prix! Décidément

ATR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

La mode se mêle à l'affaire,  
Et tant de charitables gens,  
Dans peu, viendront à bout de faire  
Rouler carosse aux indigens;  
Et du train dont sur moi l'on tire,  
Il faudra bientôt, j'en ai peur,  
Prier les pauvres de souscrire  
Au profit de leur souscripteur.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *se levant*. Puisque vous êtes dans votre jour de complaisance, j'espère que vous m'accompagnerez au bois.

ARTHUR. Bien volontiers. ( *à part.* ) La location du cheval est payée pour tout le mois, ainsi...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. A merveille! j'ai ordonné qu'on m'avertit dès que ma voiture serait prête. Du reste, je rentrerai de bonne heure pour m'habiller; j'ai un grand diner de cérémonie chez madame de Tercy; M. Devernois doit venir me prendre pour m'y conduire, et il est toujours tellement en avance de l'heure...

ARTHUR. Voilà qui est convenu. Je vous suivrai à cheval, n'est-ce pas? On s'affiche moins qu'en tête-à-tête dans une voiture.

JOSEPH, *entrant*. La voiture de madame.

( *Arthur donne la main à madame de Valville, et la conduit à la porte du fond par laquelle il se dispose à sortir avec elle.* )

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Non, j'aime mieux que nous descendions par le petit escalier; j'ai toujours peur de rencontrer quelqu'un.

(Arthur et madame de Valville sortent par la petite porte à gauche.)

ARTHUR.

AIR : *Mais silence.*

Allons, le plaisir nous invite;  
Gardons-nous de le laisser fuir:  
Les beaux jours s'envolent si vite!  
Hâtons-nous du moins d'en jouir.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE.

Comme cette journée est belle!  
Et qu'il est doux de vivre ainsi!  
Là bas le plaisir nous appelle.

ARTHUR.

Le bonheur nous attend ici.

ENSEMBLE.

Allons, le plaisir, etc., etc.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

JOSEPH, puis M. DEVERNOIS.

JOSEPH. Allons, les voilà partis... Ah! mon dieu! et ce monsieur qui m'avait prié de l'annoncer; je n'y ai plus pensé du tout.

DEVERNOIS, *entrant par le fond.* Pour le coup, c'est trop fort! je viens de voir par la fenêtre la calèche qui partait, et voilà une heure que j'attends dans l'antichambre... et on a beau avoir l'habitude, ça n'en est pas moins fort ennuyeux.

JOSEPH. M. Devernois, que j'ai d'excuses à vous faire! mais j'ai été si occupé...

DEVERNOIS. C'est bon! (*à part.*) Au fait, à présent que j'y pense, j'aime autant cela... c'est une occasion...

JOSEPH. Quest-ce que monsieur désire que je dise à madame?

DEVERNOIS. Nous devons aujourd'hui dîner ensemble chez madame de Tercy...

JOSEPH. Comment! est-ce que vous veniez déjà la prendre? Il est à peine trois heures.

DEVERNOIS. Je ne suis pas encore de cette force-là ; seulement, comme voici quinze jours que l'invitation est faite, et que je n'ai pas vu madame de Valville depuis ce temps-là, je venais savoir si elle n'avait pas changé d'avis.

JOSEPH. Non, monsieur ; elle en parlait encore à déjeuner ce matin, et elle a donné congé au cuisinier pour toute la journée.

DEVERNOIS. C'est tout ce que je voulais savoir. (*à part.*) Quand je dis tout... Avant de prendre un parti aussi décisif et de me mettre officiellement sur les rangs, je ne suis pas fâché de m'assurer de certains bruits... Et puis ce petit jeune homme que je rencontre si souvent dans les escaliers... C'est cela, agissons avec circonspection, et qu'on ne m'accuse pas cette fois d'avoir été trop vite.

JOSEPH. Monsieur n'a plus rien à m'ordonner ?

DEVERNOIS. Si fait ! restez, Joseph... Il est gentil, Joseph ; il a une bonne figure, ce gaillard-là... je l'aime, moi, Joseph... Il a long-temps que vous êtes dans cette maison... vous étiez au service de M. de Valville ; et quand un domestique reste aussi long-temps dans la même place, ça prouve toujours en sa faveur.

JOSEPH. Monsieur est bien bon !

DEVERNOIS. Joseph, vous pouvez me rendre un grand service... quand je dis à moi, je veux dire à un de mes amis qui est véritablement un autre moi-même. C'est un homme qui a été fort agréable dans son temps ; il est actuellement très-riche, sans parler de certaines espérances... et puis, une position superbe, ancien fonctionnaire public et presque député. Malheureusement il s'était présenté huit jours avant d'avoir atteint l'âge requis. Eh bien ! cet homme est épris de votre maîtresse, et veut lui offrir sa fortune avec sa main. Il y a long-temps qu'il y songe, et du vivant même de M. Valville.

JOSEPH. C'était trop tôt pour le coup.

DEVERNOIS. Aussi il n'a rien dit, et il a attendu, comme toujours... et comme, grâce à Dieu, ce pauvre M. de Valville jouissait d'une détestable santé... Enfin nous sommes tous mortels... Pendant l'année de deuil, il n'était pas convenable de se présenter ; il a encore attendu ; mais voilà six mois qu'elle est expirée, et rien n'empêche aujourd'hui...

JOSEPH. Dans tout ça, monsieur, je ne vois pas comment je pourrais vous rendre service.

DEVERNOIS. Voilà. Il lui est revenu, au sujet de madame de Valville, certains propos... auxquels assurément il ne croit pas ; mais ça gêne, ça laisse pour l'avenir des inquiétudes... et ça dispose peu au mariage ; car enfin...

AIR : *L'Hymen est un lien charmant.*

L'hymen est un lien charmant ;  
Mais je ne m'en fais une fête  
Que si, dans un doux tête-à-tête ,  
On passe sa vie en s'aimant ,  
Tous deux, tout seuls, bien tendrement.  
Si quelquefois un tiers partage,  
Passe encor quand nous l'ignorons ;  
Mais j'estime qu'il est peu sage  
De tenter ce pèlerinage  
Quand, d'avance, on connaît les noms  
De ses compagnons de voyage.

JOSEPH, *d part.* J'y suis maintenant.

DEVERNOIS. Et comme vous êtes un garçon honnête et moral, vous seriez certainement scandalisé de voir un brave et digne homme épouser une femme qui... (*Il prend une prise.*) Vous comprenez ?

JOSEPH. Monsieur, je ne vous comprends pas.

DEVERNOIS, *d part.* Alors, je le comprends. (*Haut.*) J'ai oublié de vous dire que j'étais chargé par mon ami de vous offrir dix louis.

JOSEPH. Comment, monsieur, dix louis !.. et pourquoi ?

DEVERNOIS. Mais dam... pour... parler.

JOSEPH, *d part.* Et M. Arthur qui m'en a donné vingt pour me taire. Je suis honnête homme, et ce n'est pas pour dix louis... de moins, que je le trahirai. (*Haut.*) Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Et croyez-vous que si ma maîtresse avait jamais fait quelque chose qu'il fallût cacher, je consentirais à le dire à aucun prix ?

DEVERNOIS. C'est bon, calmez-vous ; on n'a pas voulu vous blesser... au contraire.

JOSEPH. Gardez vos dix louis, monsieur, car je ne pourrais vous dire, pour votre argent, que ce que je vous dis ici pour rien ; c'est que ceux qui vous ont dit cela de ma maîtresse sont des menteurs et des mauvaises langues.

DEVERNOIS. Je n'en veux pas d'avantage. Je viendrai prendre votre maîtresse pour l'emmener dîner ; et dans ma voiture, en tête-à-tête, je lui parlerai de M... mon ami. (*Tirant sa montre.*) Ah ! mon dieu ! déjà cinq heures !

JOSEPH. Mais monsieur se trompe, et s'il veut regarder à la pendule, il verra qu'il est à peine quatre heures.

DEVERNOIS, *après avoir regardé.*

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Oui, c'est juste; suivant l'usage,  
J'avance un peu, (*à part.*) mais je soutien  
Qu'anssîtôt qu'on entre en ménage,  
Cet inconvénient n'est rien;  
Je dis même que c'est un bien  
Pour ceux qui jamais n'y regardent.  
Il est force désagréments :  
Ce sont les maris qui retardent,  
Qui font avancer les amans ;  
C'est grâce aux maris qui retardent,  
Qu'on voit avancer les amans.

Adieu, mon garçon. (*À part.*) Il y a pourtant toujours ce diable de jeune homme qui me trotte par la tête ; je ferais peut-être mieux d'attendre. (*Il sort par le fond.*)

## SCENE V.

JOSEPH, puis ARTHUR et M<sup>me</sup> DE VALVILLE.

JOSEPH. Il était bon là ce monsieur avec ses dix louis ! Il m'en aurait offert vingt, qu'à prix égal j'aurais encore mieux aimé... Ah ! trente, je ne dis pas... Ensuite, j'ai peut-être mal fait de ne pas prendre son argent ; je ne lui en aurais pas dit davantage, et ç'aurait été autant de gagné.

ARTHUR, *entrant avec madame de Valville par la porte à gauche. Décidément, c'est avoir trop mauvaise chance. (Joseph sort.)*

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Mais enfin, expliquez-moi comment cela est arrivé.

ARTHUR. Je suis encore à me le demander, car la route était aussi unie que ce salon. Je suivais votre calèche, à cheval, à une distance convenable, lorsque dans l'avenue des Champs-Élysées je vois ce petit vicomte, que je ne peux pas souffrir, s'approcher de votre voiture et caracoler d'un air impertinent qui me fait monter le rouge au visage ; je pique mon cheval, afin de

me mettre entre la voiture et lui, et le maudit animal, soit que la roue l'ait froissé, soit je ne sais quelle autre raison, tombe et se casse la jambe. Je ne m'explique pas à quoi cela tient.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Mais répétez-moi bien que vous ne vous êtes pas fait de mal.

ARTHUR. Je vous le dis encore; j'ai pu me dégager assez à temps pour n'être pas blessé.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. À la bonne heure, voilà l'important, le reste n'est rien; et tenez, le vicomte lui-même a perdu comme cela un cheval à la course au Clocher.

ARTHUR, *à part*. Il a cinquante mille livres de rentes, lui, qu'est-ce que ça lui fait?

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Eh bien! vous boudez toujours?.. Voyons, monsieur, je ne veux pas qu'on soit comme cela; je sais bien que c'est contrariant... Et au fait, puisque c'est à cause de moi que cela vous est arrivé, je veux vous dédommager de ce petit malheur; laissez-moi faire, j'ai mon idée. (*Elle s'assied et écrit.*)

ARTHUR, *à part pendant que madame de Valville écrit*. Merci, elle appelle ça un petit malheur! Ma foi, puisque du cheval ou de moi il y en avait un qui devait se casser la jambe...

AIR : *Ce luth galant.*

J'aimerais mieux vingt fois, sans contredit,  
Que ce fût moi, ce serait tout profit;  
Car je connais l'usage, et sais qu'en cette affaire  
Il faut payer comptant l'expert vétérinaire,  
Tandis que j'avais là mon docteur ordinaire  
Qui me soigne à crédit. (*bis.*)

Encore que dis-je?.. guérir! il s'agit de le garder pour mon compte; en cas d'accident, c'est convenu... douze cents francs. (*Madame de Valville se lève.*) Maintenant, ma chère Élise, vous allez, j'espère, m'expliquer...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Certainement. C'est une surprise que je vous ai ménagée. Vous savez que je devais dîner aujourd'hui chez M<sup>me</sup> de Tercy... un grand dîner d'apparat?.. eh bien! mon ami, je vous en fais le sacrifice. Je viens d'écrire à M<sup>me</sup> de Tercy pour m'excuser; j'ai arrangé une petite histoire, et nous dînerons tous les deux.

ARTHUR. Oh! mais c'est charmant, cela! Où dînons-nous?.. ici?..

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Non. J'ai permis au cuisinier de sortir pour toute la journée. Vous me donnerez à dîner quelque part, où

vous voudrez ; au Rocher de Cancale, par exemple. Il doit y avoir moyen de dîner sans être vu : ce sera délicieux ! Mais ne vous y accoutumez pas au moins !.. c'est la seule fois que je vous permettrai... car, enfin, je ne veux pas que mon amour vous soit à charge. C'est une affaire convenue. (*Elle sonne.*)

(*Joseph paraît.*)

Joseph, vous ferez remettre cette lettre à son adresse avant six heures.

JOSEPH. Oui, madame.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ah ! Joseph, M. Devernois, vous savez... viendra me prendre tout-à-l'heure ; vous lui direz que je suis indisposée, et que, du reste, j'ai écrit à M<sup>me</sup> de Tercy pour lui faire agréer mes excuses.

ARTHUR. Et moi, s'il vient un jeune homme me demander, vous lui direz qu'une affaire importante, qui m'est survenue tout-à-coup, ne me permet pas de l'attendre, et qu'il ne faut pas compter sur moi.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Voilà qui est à merveille. Il est encore de bonne heure pour dîner, nous ferons une petite promenade en attendant pour remplacer celle de ce matin, si malheureusement interrompue ; et justement j'ai une course à faire. M. Bernard, mon bijoutier, devait, ce matin, m'apporter lui-même une parure, il n'est pas venu ; cela me surprend, parce que c'est un homme très-exact. Nous irons chez lui.

JOSEPH. Pardon, madame, c'est inutile ; il a envoyé son commis, qui m'a chargé de remettre cette lettre que j'oubliais.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Donnez. (*Après avoir lu.*) Ah ! ce bon Bernard, il s'excuse de n'avoir pu venir ; il m'annonce que l'état de sa femme, qui est accouchée ce matin, ne lui a pas permis de quitter sa maison... et il me rappelle la promesse que je lui ai faite il y a trois mois... C'est vrai, je m'en souviens parfaitement... je lui avais promis d'être marraine de son enfant... ce bon Bernard ! un si brave homme ! le fournisseur de ma famille depuis quinze ans ! Certainement, je lui ferai ce plaisir-là, et comme il m'a laissé le choix du parrain... mon ami, c'est vous qui tiendrez son enfant avec moi.

ARTHUR, *avec joie*. Comment, madame, vous daignez...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Vous acceptez ? j'en étais sûre ; mais écoutez-moi : je veux bien être marraine avec vous, mais à une condition, c'est que vous ne ferez pas de folies. Pareille chose m'est arrivée avec M. de Valville, et il a dépensé pour cela quatre mille francs ; je veux que vous soyez plus raisonnable.

ARTHUR, *d part*. A la bonne heure !

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. D'abord, il est inutile de vous dire que je ne veux pas de cadeau pour moi... oh ! vous avez beau dire, j'y



tiens... je me fâcherais plutôt avec vous, vous aurez seulement les présens d'usage à l'accouchée, à la sage-femme; les gratifications au suisse, au bedeau, aux sonneurs; les voitures, les bouquets, les gants, et d'autres petites dépenses sans importance; mais tout cela peut se faire économiquement, et si ça va à quinze cents francs, c'est tout le bout du monde.

ARTHUR. Quinze cents francs... (*A part.*) Et d'un autre... et pas moyen de refuser... Allons, résignons-nous... mais je jure bien qu'une fois cette dépense faite...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ainsi, c'est une chose entendue... maintenant partons.

ARTHUR. Est-ce que vous ne prenez pas de schall?

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ce n'est pas la peine.

ARTHUR. Si fait : vous aurez froid ce soir.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Comme vous voudrez.

(*Elle met son schall et sort avec Arthur par la porte du fond.*)

## SCENE VI.

JOSEPH, puis CÉLESTIN.

JOSEPH. Il s'agit de ne pas s'embrouiller : dire au vieux Monsieur que Madame est indisposée ; au jeune homme que M. Arthur est retenu pour affaires.. Allons, deux petits mensonges ! Celui de monsieur est payé ! pour celui de madame, elle me le paiera.

CÉLESTIN, *entrant*. Je descends de chez Artémise... elle a exigé cela ; mais où est-il donc ?

JOSEPH. Monsieur cherche quelqu'un ?

CÉLESTIN. Est-ce que M. Arthur n'est pas ici ?

JOSEPH. Ah ! c'est monsieur qui devait venir le chercher ?

CÉLESTIN. Précisément ; mais je venais lui annoncer que je ne pourrai pas aller avec lui. (*A part.*) Cette bonne Artémise ! elle a été si heureuse de me voir ! elle m'a préparé elle-même un petit dîner délicieux... car c'est une de ses qualités ; elle entend la cuisine à ravir !.. et puis d'une prévenance ! d'une attention ! Croirait-on que pendant mon absence, elle a pris sur son sommeil pour me faire des bretelles et me broder une paire de pantouffles ! justement, moi qui en avais besoin, autant d'économisé ; aussi, pour sa peine, je viens de lui acheter un joli petit crêpe de Chine pour remplacer son tartan qu'elle a perdu, avec moi, l'autre jour à l'Ambigu. (*A Joseph.*) Ainsi, vous avez entendu, je ne dîne pas avec Arthur.

JOSEPH. Cela se trouve bien ; j'étais chargé d'annoncer à monsieur que monsieur Arthur ne pourrait pas y aller non

*Deux Maitresses.*

3

plus, à cause d'une affaire importante qui lui est arrivée tout d'un coup.

CÉLESTIN. C'est une partie remise.

## SCENE VII.

LES MÊMES, DEVERNOIS.

DEVERNOIS, dans la coulisse. Je crois qu'il est bien l'heure.

JOSEPH, à part. A l'autre maintenant.

CÉLESTIN, à part. Encore ce maudit homme! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines toutes les fois que je le rencontre. J'ai si peur qu'il n'apprenne pourquoi je viens dans cette maison, et qu'il n'aille faire des cancan dans ma famille... C'est que là-dessus elle ne plaisante pas du tout la famille.. Si je pouvais m'en aller sans être vu. (*Il se dirige vers la porte du fond.*)

DEVERNOIS, entrant. Que vois-je? M. Célestin! encore lui! toujours lui! (*à part.*) Après ce qui m'arrive, quand j'accours plein de joie et d'espérance, il faut...

CÉLESTIN, à part. Me voilà pris!

DEVERNOIS, à Joseph. Il est six heures, et je venais...

JOSEPH. D'abord je demande pardon à monsieur; il est à peine cinq heures.

DEVERNOIS. Ah! mon Dieu! c'est vrai. Encore arrivé trop tôt... toujours cette diable de montre... voilà le second tour qu'elle me fait aujourd'hui; il faudra pourtant que je la règle demain sur le canon du Palais-Royal; j'irai exprès... à onze heures. Allons, j'attendrai comme à l'ordinaire.

JOSEPH. C'est inutile : madame m'a chargé de dire à monsieur qu'elle était indisposée, et que, du reste, elle avait écrit pour s'excuser.

DEVERNOIS. Comme c'est contrariant, d'autant que j'avais à lui parler! cependant d'après ce que je viens de voir..... j'aime peut-être autant qu'il en soit ainsi. (*à part.*) Voilà une occasion superbe d'éclaircir mes doutes. (*Haut.*) Joseph, laissez-nous!  
(*Joseph sort.*)

## SCENE VIII.

DEVERNOIS, CÉLESTIN.

CÉLESTIN, à part. Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder?... Je vais le dérouter. (*Haut, avec une assurance affectée.*) Monsieur, permettez-moi de me féliciter du hasard qui me procure l'honneur de vous rencontrer ici. (*à part.*) Comme c'est adroit!

DEVERNOIS. Vous appelez cela le hasard, à la bonne heure... Monsieur, écoutez-moi : je connais beaucoup toute votre famille, et vous m'êtes, en quelque sorte confié; je peux donc vous parler avec l'autorité d'un père, et j'aborde franchement la question. Vous aimez une femme dans cette maison.

CÉLESTIN. Monsieur, qui a pu vous faire croire?..

DEVERNOIS. Osez-vous le nier, monsieur! ces allées et ces venues continuelles... Je vous ai rencontré moi-même vingt fois; nous nous croisons sans cesse, vous entrez toujours lorsque je sors...

CÉLESTIN. C'est que vous sortez toujours lorsque j'entre, et à ce compte-là je pourrais avoir de vous la même idée. (*à part.*) Bien répondu!

DEVERNOIS, *d part.* Que dit-il? (*Haut.*) Monsieur, trêve de mauvaises plaisanteries, n'essayez pas de me donner le change. Je vous répète que vous aimez une femme dans cette maison, et je la connais.

CÉLESTIN. Comment, vous connaissez?

DEVERNOIS. Ah! vous en convenez?

CÉLESTIN, *d part.* Infortuné Célestin! c'en est fait de ta pension!

DEVERNOIS, *à part.* Plus de doute maintenant. Et quand je pense que pour vouloir me trop presser, j'ai failli être... même avant! c'est fait pour moi!.. Ah! voilà de quoi me corriger pour toute ma vie.

CÉLESTIN. Après tout, monsieur, n'étions-nous pas libres l'un et l'autre?

DEVERNOIS. Pour ce qui vous regarde, jeune homme, nous en reparlerons plus tard; votre famille saura comment vous passez votre temps à Paris.

CÉLESTIN. Comment, monsieur, vous diriez...

DEVERNOIS. C'est mon affaire; mais à présent je n'ai pas à m'occuper de cela. Il s'agit de celle que vous avez perdue. Elle était libre, je le sais; mais croyez-vous qu'elle n'était plus en âge de songer à un nouveau mariage?

CÉLESTIN. Un nouveau mariage! (*à part.*) Comment! Artémise était veuve! et moi qui croyais... c'est que j'en aurais mis ma main au feu. Oh! duplicité des femmes!

DEVERNOIS. Et depuis que son enfant...

CÉLESTIN. Son enfant, dites-vous? Elle a un enfant?..

DEVERNOIS. Vous savez bien qu'elle a eu la douleur de le perdre; et ce malheur qui la laisse seule et sans consolation, ne rendait-il pas pour elle une nouvelle union désirable? Aussi un homme l'aimait!..

CÉLESTIN. Ah! un homme l'aimait!

DEVERNOIS. Oui, un homme qu'elle avait connu du temps de son premier mari.

CÉLESTIN, *d part.* Chacune des paroles de ce maudit homme me fait positivement l'effet d'un coup de poignard dans le cœur.

DEVERNOIS. Cet homme est riche, maintenant surtout... Il m'avait chargé de présenter sa demande; mais vous sentez qu'après ce que je viens de découvrir, ce mariage est tout-à-fait impossible : voilà ce que vous avez fait jeune homme; voilà ce que votre respectable père apprendra.

CÉLESTIN, *d part.* Je vais me trouver mal! (*Haut.*) Monsieur, vous êtes sans doute surpris de ce que vous venez d'apprendre, mais je vous assure que, de mon côté, j'ai fait des découvertes... Ainsi, monsieur, vous en êtes bien sûr, Artémise est veuve.

DEVERNOIS. Artémise? qu'est-ce que c'est que ça?

CÉLESTIN. Vous le savez bien.. cette femme que j'aime.... ou plutôt que j'aimais!.. dans cette maison, au quatrième.

DEVERNOIS. Comment, au quatrième?

CÉLESTIN. Au-dessus de l'entresol. J'aurais juré que c'était la modiste....

DEVERNOIS. Artémise... la modiste... le quatrième?...

CÉLESTIN. Au-dessus de l'entresol.

DEVERNOIS. Que diable me contez-vous là depuis une heure? Est-ce une ruse?

CÉLESTIN. Mais cela ne se passera pas ainsi : je suis un homme perdu, c'est bon! ça m'est égal; mais je ne veux pas qu'elle le porte en paradis. Monsieur, vous allez monter chez elle avec moi, et je veux la confondre en votre présence.

DEVERNOIS, *d part.* Ah ça! décidément, est-ce que je me serais trompé!.. (*Célestin se promène avec agitation, Devernois le suit pour lui parler.*) Ainsi, monsieur, cette femme... et moi qui la soupçonnais... Ah! monsieur, vous m'avez fait un bien!...

CÉLESTIN. Je ne vous ferai pas le même compliment. Vous m'avez perdu, monsieur, vous m'avez ôté mon bonheur; vous appelez sur moi la malédiction de mon père.

DEVERNOIS. Ne parlons plus de cela : je suis trop heureux pour vouloir faire du mal à qui que ce soit. Votre famille ne saura rien, jeune homme; et pour vous tranquilliser tout-à-fait, sachez que la femme dont je voulais vous parler n'est pas du tout votre... Artémise, que je n'ai jamais vue, mais une autre personne... que vous ne connaissez pas.

CÉLESTIN. En vérité! ah! j'en mourrai de joie! mais expliquez-moi...

DEVERNOIS. Je n'ai pas le temps maintenant : qu'il vous suffise

de savoir que vous m'avez rendu le plus grand service ! et je ne saurais mieux le reconnaître qu'en vous donnant un conseil. Vous aimez une grisette, mon bon ami, défiez-vous-en, je ne vous dis que cela : les modes, voyez-vous, c'est changeant ; quand ça a fait une saison... Nous avons tous passé par là... et au lieu de vous livrer à cette dissipation, croyez-moi, suivez plutôt l'exemple et les conseils de votre estimable père ; si vous saviez comme il vous aime ! Il ne m'écrit pas une seule fois sans me parler de vous ; et tenez, tout-à-l'heure encore, j'ai reçu une lettre de lui ; la voici. (*Il tire une lettre.*) Lisez-la, méditez-la ; voyez en quels termes il me parle de votre avenir. (*Il donne la lettre à Célestin, qui se dispose à la lire.*) Non, ça demande à être lu à tête reposée.

CÉLESTIN, *à part.* Au fait ; de la morale, j'ai toujours le temps. (*Il serre la lettre.*)

DÉVERNOIS. A présent, je vous quitte : adieu, mon jeune ami... Je suis si content, que peut-être je n'en pourrai pas dîner, et même je n'ai pas de temps à perdre.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Si partout j'arrive avant l'heure,  
Du moins, à ce que chacun dit,  
Cette recette est la meilleure,  
Quand c'est de dîner qu'il s'agit ;  
Un poète a pu nous l'apprendre,  
Ne laissons refroidir les mets :  
Les convives peuvent attendre,  
Les dîners n'attendent jamais.

(*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

CÉLESTIN, *seul.*

Ouf ! remettons-nous un peu de toutes ces émotions. C'est qu'il m'a donné la chair de poule... Ah ! ça, mais de qui voulait-il donc parler ? Au fait, ça m'est bien égal ; l'important c'est qu'Artémise soit toujours digne de moi. Je me disais aussi : c'est bien étonnant ! mais, grâce à Dieu, je suis sûr d'elle ! (*Après un moment de réflexion.*) Sûr... sûr... est-on jamais sûr des femmes ? Car enfin, il me l'a très bien dit, ce monsieur, les modes, c'est changeant. D'un autre côté, je ne peux pas me le dissimuler, Artémise est dans une position à ne pas rester insensible aux séductions de la fortune ; et ce qui n'est pas arrivé aujourd'hui pourrait fort bien... Ah ! c'est à en perdre la tête.

(*Il s'assied à droite du spectateur en cachant sa tête dans ses mains.*)

## SCENE X.

CÉLESTIN, *assis*; ARTHUR, *par le fond*.

ARTHUR, *sans voir Célestin*. Pour le coup, c'en est trop, et l'on n'a pas idée d'un malheur comme celui-là ! Maudit Rocher-de-Cancalle ! je ne parle pas du dîner qui m'a coûté quatre louis ; mais c'est ce schall, ce malheureux schall ! je le place sur le dos d'une chaise, le long du mur, et je ne m'aperçois pas d'une énorme bouche de chaleur qui, à la fin du dîner, l'avait presque entièrement brûlé ! un cachemire de l'Inde, encore ! un cachemire six quarts !.. Et quand je pense qu'elle ne voulait pas le prendre, et que c'est moi qui en suis cause... une bien bonne idée ! (*il s'assied à gauche.*) Il fallait bien réparer le mal que j'avais fait ; j'ai laissé Elise rentrer seule, et je viens de lui acheter un autre schall... sans qu'elle le sache, car elle n'y aurait jamais consenti ; mais déceimment je ne pouvais pas faire autrement : on le lui apporte à présent. Mille écus ! mille écus ! bon dieu ! Ah ! les cachemires six quarts !.. Je sais maintenant ce qu'en vaut... Ça ne peut pas durer ainsi !

CÉLESTIN, *assis sans voir Arthur*. Me tromper !.. c'est que je n'avais jamais pensé à cela. Je vois maintenant que c'est très possible, et elle avait beau m'écrire... (*Il tire un papier.*) Ce n'est pas cela... c'est la facture du crêpe de Chine, au moins ce n'est pas cher, trente-deux francs.

ARTHUR, *de même*. Mille écus !

CÉLESTIN, *se levant*. Tiens, Arthur, c'est toi !

ARTHUR, *se levant aussi*. Ah ! te voilà, Célestin ! est-ce que tu viens me chercher pour dîner ?

CÉLESTIN. Je n'y vais pas ; mais qu'as-tu donc ? tu as la figure toute renversée.

ARTHUR. Oh ! rien... Mais toi-même, tu as un air singulier.

CÉLESTIN. Ce n'est rien... c'est une histoire qui vient de m'arriver, et que je te conterai ; et puis certaines réflexions qui me sont venues... Nous causerons de tout cela dans un autre moment. Ce que je veux te dire maintenant, c'est que vais rentrer chez moi, et si tu veux me donner les six mille francs dont tu m'as parlé ce matin, j'ai trouvé, je crois, un placement très-avantageux.

ARTHUR, *d part*. Il est bien temps ! (*haut.*) Mon ami, je te remercie ; c'est inutile... ils sont placés.

CÉLESTIN. Déjà ! sans m'en parler !.. enfin ça te regarde ; et si tu es certain que le placement est bon et qu'il n'y a pas de danger pour ton argent...

ARTHUR. Je ne crains plus rien pour lui.

CÉLESTIN. N'en parlons plus.

ARTHUR. Tu as as raison ; parlons d'autre chose.

CÉLESTIN. Eh bien ! je te dirai que depuis ce matin, j'ai réfléchi au sujet d'Artémise... Je n'ai aucun reproche à lui faire, il faut être juste ; mais cela m'ennuie d'être avec elle sur ce pied-là, et j'ai presque envie de rompre avec Artémise, et de chercher comme toi, dans la haute société, une maîtresse... économique.

ARTHUR. Qu'as-tu dit là, malheureux ? Célestin, mon ami, au nom du ciel, ne fais pas une sottise comme celle-là !

CÉLESTIN. Quoi ! toi qui ce matin même...

ARTHUR. Ce matin, c'est possible, je ne savais pas ce que je disais ; mais ce soir, c'est bien différent.

CÉLESTIN. Mais toi-même...

ARTHUR.

AIR . *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Eh ! moi, mon dieu !... moi, c'est tout autre chose ;

Il s'agit bien de moi dans ce moment !

Mais c'est de toi que je parle... et, pour cause,

Reviens ici de ton égarement...

Repousse-les, ces amorces maîtresses ;

Car tu n'as pas, mon cher, retiens-le bien,

Assez d'argent pour avoir des maîtresses

Qui ne te coûtent rien. (bis.)

CÉLESTIN. Pour le coup, je crois que tu perds la tête.

ARTHUR. Comment, malheureux ! tu ne comprends pas qu'une femme lancée dans le grand monde impose, par sa position même, une foule de sacrifices ! qu'il faut la suivre au bal ; dépense de toilette, de gants, de voitures : l'accompagner au spectacle ; dépenses de loges, de bouquets, d'ouvreuses, etc., etc. ; qu'il faut payer la discrétion des domestiques, et dans ces maisons-là la discrétion est d'un prix fou !.. Et des billets de concerts qu'elle vous fait prendre et qu'on n'ose refuser, et des billets de bal, et des souscriptions à n'en plus finir. Et le plus vexant, c'est que tout cela se fait naturellement sans qu'elle s'en doute, et qu'elle vous a ruiné avant de croire qu'elle vous a coûté un sou.

CÉLESTIN. Alors, c'est bien différent ; mais j'en reviens toujours là... toi...

ARTHUR. Moi !.. moi !.. je suis un sot, ou plutôt un malheureux !

CÉLESTIN. Quoi ! toute cette longue histoire que tu viens de me faire...

ARTHUR. Eh bien ! c'est la mienne, et encore je ne t'ai pas tout dit. Ces deux mille écus que j'avais ce matin, et dont ce soir il me reste à peine quelques centaines de francs, je t'ai dit qu'ils étaient placés... ils sont mangés.

CÉLESTIN. Mangés !.. deux mille écus depuis ce matin ?

ARTHUR. Une incroyable réunion de circonstances... mais aujourd'hui, c'était à cause de cela ; demain, ce sera pour autre chose. Après avoir épuisé ce qui me reste, et ce ne sera pas long, il faudra, pour continuer ce train de vie, recourir à des emprunts ruineux, ou lui avouer que je ne suis qu'un malheureux avocat sans fortune et sans affaires... car c'est encore une chose que j'ai oublié de te dire. Une intrigue de ce genre vous fait négliger votre état, perdre votre place quand vous en avez une, et vous ruine à-la-fois par l'argent qu'elle vous coûte et celui qu'elle vous empêche de gagner.

CÉLESTIN. Dans ce cas-là, il me semble qu'il y a une chose bien simple à faire : on la quitte.

ARTHUR. Eh ! j'y ai bien pensé ; mais que veux-tu que je te dise ? je l'aime, cette femme, je l'aime comme un fou ! elle a toujours été charmante avec moi ; je n'ai aucune raison à donner pour rompre avec elle... C'est tout cela qui me désespère ; je sens bien la nécessité d'en finir, mais la force me manque.

CÉLESTIN. Allons, un peu de courage ! je t'aiderai, s'il le faut.

ARTHUR. Tu as raison, j'aurai du courage ; mais cette idée est si affreuse, qu'il me faut bien un peu de temps pour m'y habituer. Et cette pauvre femme si bonne, si aimante !.. (*d part.*) Elle va venir sans doute... (*haut.*) Célestin, dans l'état où je suis, je n'oserais paraître devant personne ; je te laisse... Je vais me préparer à exécuter cette cruelle résolution ; bientôt je reviendrai, et j'espère que tu seras content de moi.

(*Il lui serre la main et sort.*)

## SCÈNE XI.

CÉLESTIN, *seul.*

Ah ! c'est comme cela ! voilà ce que coûte une maîtresse dans le grand monde ! J'avoue que cela me séduisait un peu ce matin, mais à présent, merci ! et décidément...

AIR : *Contredanse de Jaquemain.*

Une grisette,  
Une chambrette.  
Ce n'est que là qu'on rencontre à Paris,  
Plaisir sans crainte  
Et sans contrainte,  
Cœur bien épris,  
A juste prix ;  
Et qui pourrait deviner le dimanche,



Quand nous sortons, et que nous avons mis,  
Moi, l'habit vert; elle, la robe blanche,  
L'humble modiste et le simple commis?

Mon Artémise,  
Leste et bien mise,  
Vient, sur mon bras fière de s'appuyer,  
Aux Tuileries,  
Nos galeries,  
Où je n'ai rien que la chaise à payer.

Si dans l'été le ciel est sans orages,  
Pour la distraire, avec elle je vais  
Goûter le frais sous les rians ombrages  
De Romainville ou des Prés-Saint-Gervais.

Bonheur champêtre!  
Au pied d'un hêtre,  
Autour de moi tout me rit et me plaît;  
Et somme toute,  
Il ne m'en coûte  
Que l'omnibus et deux tasses de lait.

Mais l'heure avance, à rentrer je m'appête;  
Nous revenons bien joyeux et bien frais,  
Et nous trouvons, pour nos deux francs par tête,  
Vingt restaurants où l'on dîne... à-peu-près.

Vite au spectacle.  
Là, sans obstacle,  
Loge ou balcon, tout s'ouvre devant nous;  
Ma prévoyance  
A fait d'avance  
Provision de billets à vingt sous.

Si ce bonheur paraît triste et vulgaire,  
Moi, j'en conviens, c'est le seul de mon goût;  
Comme on le voit, le jour ne coûte guère.  
Et ce qui suit ne coûte rien du tout.

Une grisette, etc., etc.

Aussi, pour moi, ma résolution est bien prise, et il m'est bien démontré qu'en fait de maîtresse, mieux vaut la mansarde que le salon. Mais c'est ce pauvre Arthur qui m'inquiète; il a beau me dire, j'aurai du courage; il est bien évident qu'il n'en fera rien. Il faudrait quelqu'un pour le remonter, pour lui faire un sermon; sans fortune maintenant, il n'a d'autre espoir que ce procès... Mais enfin, il peut le gagner... il aurait besoin d'un ami pour le soutenir; moi, il ne m'écouterait pas; je n'ai jamais essayé de faire de la morale, et je serais d'une gaucherie... Eh! mais, j'y songe, j'ai là dans ma poche un sermon tout fait;

cette lettre de mon père, que ce monsieur m'a dit de méditer : voyons, ça me donnera peut-être des idées... la morale, c'est le triomphe de mon père. (*Il ouvre la lettre.*) C'est long ! n'importe, lisons. (*Il lit.*) « Mon cher ami, avant de vous parler de » mon fils, je m'empresse de vous annoncer une heureuse nouvelle : l'arrêt, dans votre affaire contre M. Arthur Beaumont, » a été rendu ce matin, et vous avez gagné sur tous les points. » Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que j'apprends là ! Non, je ne me trompe pas... c'est bien cela ; alors ce pauvre garçon a perdu ! Tous les malheurs à-la-fois ! je n'oserai jamais lui annoncer cela, dans l'état où il est. Mais j'entends quelqu'un... ah ! c'est cette dame, cette amie de la maîtresse d'Arthur, cette confidente de leur amour ; si je pouvais par elle... c'est cela, une femme entend mieux ces choses là que nous... essayons.

## SCENE XII.

CÉLESTIN, M<sup>me</sup> DE VALVILLE.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ah ! c'est vous, M. Célestin ? il me semblait avoir entendu tout-à-l'heure la voix de M. Arthur.

CÉLESTIN. En effet, madame, il était ici, mais il vient de s'en aller ; le pauvre garçon ! si vous l'aviez vu, il vous aurait fait de la peine.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ah ! mon dieu ! est-ce qu'il a quelque chose ?

CÉLESTIN. Au contraire... Si vous saviez, madame, depuis ce matin il s'est passé bien des événemens, et vous me voyez dans le plus grand embarras.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *vivement*. Pour vous, monsieur ?

CÉLESTIN. Plût à Dieu ! mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est d'Arthur ! Il s'agit de lui rendre un grand service, et j'ai osé compter sur vous.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Vous avez bien fait ; mais parlez vite, monsieur, vous m'effrayez.

CÉLESTIN. Vous êtes son amie ; sa confidente ; je peux vous parler sans crainte, à vous, car à elle je n'oserais jamais ! Enfin, vous savez, comme moi, qu'Arthur est amoureux d'une femme de la haute société...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *avec inquiétude*. Il vous l'a nommée ?

CÉLESTIN. Il est trop discret pour cela ; mais je sais que vous la connaissez... du moins il me l'a dit.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. En effet, monsieur, puisqu'il vous l'a dit, je vous avoue que la connais.

CÉLESTIN. Vous voudrez donc bien vous charger d'une commission auprès d'elle.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Expliquez-vous, monsieur.

CÉLESTIN. Vous lui direz, madame, qu'elle a ruiné ce pauvre Arthur, et qu'elle lui a fait perdre son état.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Comment ruiné ?

CÉLESTIN. C'est vrai; vous ne savez pas... Il faut donc vous dire, d'abord, qu'il est tout-à-fait sans fortune; c'est le troisième fils d'un pauvre notaire de campagne.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Que m'apprenez-vous, monsieur! et moi qui n'avais jamais pensé à m'informer de cela! Comment, vous en êtes bien sûr?... il n'a rien... pas même une douzaine de mille livres de rentes? enfin, c'est le moins qu'on puisse avoir...

CÉLESTIN. Pas douze cents francs!

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. C'est que jamais ça ne me serait venu à l'idée; c'est si naturel d'avoir de la fortune. Mais cependant il avait toujours de l'argent.

CÉLESTIN. Il lui revenait une dizaine de mille francs de la succession de sa mère, et en un mois tout a disparu. Ce matin même, il lui restait encore six mille francs, et ce soir, votre serviteur.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *à part*. Mon dieu! j'y pense à présent; ce pauvre jeune homme! Toutes ces dépenses auxquelles je ne faisais pas attention, tout cela c'était ruineux, quand j'y réfléchis; et moi qui ne l'arrêtais pas... Ah! qu'ai-je fait ?

CÉLESTIN. Vous sentez que, dans une pareille position, je n'avais qu'un conseil à lui donner, c'était de rompre avec cette femme.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ah! vous lui avez conseillé...

CÉLESTIN. J'ai eu raison, n'est-il pas vrai? Eh bien! malgré tout ce que j'ai pu lui dire, et quoiqu'il sente lui-même la nécessité d'en venir là, il hésite, et cela parce qu'il l'aime...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ah! il l'aime toujours!..

CÉLESTIN. Malgré cela; c'est une bêtise; et c'est ici, madame, que je réclame vos bons offices... Voyez cette dame, dites-lui que ce pauvre jeune homme finira par se perdre tout-à-fait pour elle; qu'il faut qu'elle ait de la raison pour deux, et que si elle l'aime...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *à part*. Malheureuse que je suis! comment réparer... si!... ce serait une offense!...

CÉLESTIN. Il y a bien un moyen, auquel j'avais pensé d'abord, pour le détacher de cette femme, un mariage...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *vivement*. Un mariage! oui, monsieur, vous avez raison; il faut que cette liaison ait un terme, et ce moyen est le meilleur; je me charge de tout. Une femme jeune et riche...

CÉLESTIN. Eh bien! oui, mais ce moyen là ne vaut rien!.. La femme que vous lui destinez est riche, dites-vous?.. c'est en-

core pis ; Arthur a des idées à lui sur ces choses là... il a trop d'amour-propre et de fierté pour consentir jamais à devoir sa fortune à une femme.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. C'est vrai, mon dieu ! je n'y songeais pas ! ce matin même encore il me parlait de cela dans des termes qui ne me permettent pas de conserver le moindre espoir... Enfin, monsieur, que faire ? et dire qu'il n'a rien, rien du tout, pas de successions à attendre, pas d'espérances, comme on dit !

CÉLESTIN. Des espérances ! il n'en a plus... Un procès pouvait l'enrichir... il vient de le perdre !

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Que m'apprenez-vous, monsieur !.. mais qui a pu vous instruire ?..

CÉLESTIN. La chose est malheureusement trop certaine, seulement il l'ignore... mais ce soir ou demain il faudra bien qu'il connaisse son sort, et, dans l'état où il est, une pareille nouvelle annoncée sans ménagement... et vous seule...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *qui est restée rêveuse pendant les dernières paroles de Célestin..* Sans espoir ! mais il l'ignore, dites-vous ? Dieu ! je l'entends ! M. Célestin, suivez-moi, j'ai à vous parler ; venez, il y va du salut de votre ami.

(*Elle entraîne Célestin à droite.*)

### SCENE XIII.

ARTHUR, *seul.*

Cette fois j'y suis décidé ! il m'a fallu du courage pour prendre cette résolution ; je sens que je ne l'ai jamais tant aimée ! Ah ! pourquoi faut-il qu'elle soit riche, ou plutôt pourquoi faut-il que je ne le sois pas ! Décidément, je n'aurai jamais la force de lui dire... il vaut mieux lui écrire ; c'est cela ! (*Il s'assied à une table, écrit, puis déchire le papier.*) Non ! comme cela, ce serait trop cruel ! Essayons autrement. (*Il écrit et déchire de nouveau.*) C'est encore pis ! (*Pendant qu'Arthur écrit, Célestin sort avec précaution de la porte à droite, et se glisse le long du mur jusqu'à la porte du fond.*) C'est décidé, je ne pourrai jamais.

(*Il se lève.*)

### SCENE XIV.

CÉLESTIN, ARTHUR.

CÉLESTIN, *à part.* Allons, elle m'a tout dit... il le fallait bien... j'espère qu'elle sera contente de moi. (*Haut.*) Où est-il ? où

est-il, que je l'embrasse! que le le félicite! Le voilà!.. Mon ami, embrasse-moi encore une fois...

ARTHUR. Eh bien! Célestin, qu'as-tu donc? S'il t'arrive quelque chose d'heureux, tant mieux! cela fait qu'au moins tout le monde ne souffre pas.

CÉLESTIN. Mais c'est à toi qu'il arrive le bonheur le plus grand, le plus merveilleux... Mon ami, tu as gagné ton procès.

ARTHUR. Mon procès! j'ai gagné mon procès, dis-tu?... mais comment le sais-tu?

CÉLESTIN. Eh! par mon père, qui est greffier et qui m'a écrit au sortir de l'audience; je n'ai pas sa lettre sur moi, sans cela je te la ferais voir.

ARTHUR. Riche! je suis riche! et je peux maintenant... Ah! mon ami! mon cher Célestin, le ciel m'est témoin que ce n'est pas à cause de moi, ou plutôt... oh! tiens, je crois que j'en perdrai la tête.

CÉLESTIN. Tu sens bien que j'ai voulu que tu apprisses cela le premier, et personne encore n'en sait rien... personne, tu entends?

ARTHUR. Courons annoncer à Élise... je veux dire à M<sup>me</sup> de Valville...

CÉLESTIN, à part. Comme c'est adroit! (*Haut.*) Attends encore. La femme que tu aimes est une amie de M<sup>me</sup> de Valville, n'est-ce pas?.. j'ai eu, ce matin, la maladresse de lui dire que tu étais sans fortune.

ARTHUR. Comment, tu as dit cela?

CÉLESTIN. Ça m'a échappé, et j'en ai été d'autant plus fâché, que j'ai vu que cela faisait très-mauvais effet, et je ne serais pas étonné du tout que M<sup>me</sup> de Valville fût chargée de te notifier un congé en bonne forme.

ARTHUR. Non, tu t'es trompé; cela n'est pas possible, car ce serait affreux.

CÉLESTIN. Alors, ne dis rien, laisse-la venir; si, comme je le crois, elle te met à la porte, tu as une scène magnifique... tu lui dis: « Je suis riche à présent, aussi riche que vous; vous voudriez bien m'épouser, c'est moi qui ne veux pas. » Tu vois le coup de théâtre!

ARTHUR. Tu as raison, quoique je ne puisse croire... mais enfin, quelque parti qu'elle prenne, il ne faut pas qu'elle soit influencée par la nouvelle de ma fortune. Justement la voici: je tremble!

SCENE XV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE VALVILLE.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Je suis bien aise de vous trouver, M. Arthur, j'ai à me plaindre de vous.

ARTHUR, *d part.* Célestin ne se trompait pas; voilà un commencement de querelle.

CÉLESTIN, *bas.* Tu vois? je ne le lui fais pas dire...

ARTHUR. En vérité, madame, j'ignore...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Écoutez-moi : vous aimez une femme qu'il est inutile de nommer. Vous vous êtes présenté chez elle avec le train et les habitudes d'un homme riche; et cependant vous êtes sans fortune; pour soutenir ce genre de vie, vous avez dépensé en quelques jours la succession de votre mère. Vous l'avez trompée cette femme qui vous aimait, et pour avoir eu l'amour-propre de lui cacher votre position, vous l'avez rendue l'instrument involontaire de votre ruine. C'est affreux, monsieur, et elle ne peut vous pardonner votre conduite que si vous lui permettez de réparer le mal qu'elle vous a fait sans le savoir.

ARTHUR. Que signifie?..

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Vous êtes pauvre, mais sa fortune peut suffire à deux, et elle m'a chargée de vous l'offrir avec sa main.

ARTHUR, *transporté de joie.* Madame.... Élise!....

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Oh! je sais ce que vous allez dire; je connais vos principes; mais vous n'avez pas le droit de refuser, monsieur.

ARTHUR. Élise! tant d'amour, de dévouement!.... Qui songe à vous refuser? Je veux seulement vous dire. ... Vous ne savez pas?... Et moi aussi je suis riche, très riche!.... Je vous expliquerai cela plus tard; sans cela, vous me connaissez, et pour rien au monde je n'aurais consenti... Mais enfin, vous l'ignorez, et je ne vous en tiens pas moins compte du sacrifice.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ah! c'était un bonheur pour moi!

ARTHUR. Ma chère Élise!.... Mais qu'est-ce que tu me disais donc, Célestin? Une rupture!... Tu n'es pas fin, mon garçon.

CÉLESTIN, *d part.* Va toujours (*bas à Arthur*). Alors, il paraît, madame.....

CÉLESTIN. Alors je te demande pour Artémise la pratique de ta femme.

ARTHUR, *bas.* Chût!

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Ainsi vous acceptez, et, quoi qu'il arrive, vous me jurez sur l'honneur que votre résolution est inébranlable?

ARTHUR. Je te le jure.

( *Il lui baise la main.* )

SCENE XVI et dernière.

LES MÊMES, DEVERNOIS.

DEVERNOIS, *à part en entrant*. Je crois que cette fois le moment est bien choisi. (*Haut.*) Recevez mes hommages, belle dame; ce qu'on m'avait dit ce matin de votre chère santé m'avait effrayé, et je venais....

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Je vous remercie, monsieur; cela va bien... tout-à-fait bien.

DEVERNOIS. C'est à merveille; tous les bonheurs à la fois. (*Bas.*) J'aurais à vous parler.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Vous pouvez parler sans crainte, monsieur.

DEVERNOIS. C'est quelque chose de très heureux qui m'arrive, madame, et qui m'autorise à vous faire une demande. Mais, encore une fois, la présence de ces messieurs.....

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Qu'elle ne vous gêne pas, monsieur. (*Désignant Célestin.*) Monsieur est, je crois, de votre famille. (*Désignant Arthur.*) Monsieur est de la mienne.

DEVERNOIS. Ah! monsieur est....

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Mon mari.

DEVERNOIS, *à part*. Bon! pour la première fois de ma vie que j'ai voulu ne pas arriver trop tôt, je suis arrivé trop tard. (*Haut.*) En ce cas, madame, je n'ai plus rien à vous demander.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Permettez-moi de vous présenter mon mari, M. Arthur Beaumont.

DEVERNOIS. Ah! c'est monsieur qui est M. Arthur Beaumont, et que vous épousez? Je lui en fais mon compliment; c'est une compensation.

ARTHUR. Comment cela, monsieur?

DEVERNOIS. Au fait, il ne sait peut-être pas encore..... Il est vrai qu'à présent il n'a pas besoin de cela..... et puis, franchement, vous ne deviez guère y compter.

ARTHUR. Compter... sur quoi?

DEVERNOIS. Sur ce procès; vous savez peut-être que j'avais le malheur d'être un de vos adversaires, et que....

ARTHUR. Vous avez perdu.

DEVERNOIS. Nous avons gagné. C'est officiel! j'en ai reçu la nouvelle par le greffier de la Cour.

ARTHUR. Non, ce n'est pas possible..... on vous a trompé..... on s'est trompé.....

DEVERNOIS. La justice ne se trompe jamais, monsieur; du reste, voici M. Célestin qui vous confirmera la chose au besoin, car

c'est son père qui m'a écrit, et je lui ai remis la lettre qu'il a encore.

CÉLESTIN, *à part*. Nous voilà pincés !

ARTHUR. Célestin.... Élise.... pourquoi cet embarras?... Mais répondez donc ! ou plutôt je devine.... C'est indigne de votre part.

M<sup>me</sup> DE VALVILLE. Il n'y avait que ce moyen de vous rendre heureux... et moi aussi. Du reste, j'ai votre parole.

ARTHUR. C'est une surprise, et jamais....

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *bas à Arthur*. Arthur, vous ne pouvez refuser; me voici compromise aux yeux de votre ami, et quand votre cœur devrait seul vous parler, je rougis d'être obligée de vous rappeler votre devoir.

DEVERNOIS.

AIR de Téniers.

Ce n'est donc pas une affaire entendue,  
Et ce monsieur n'est donc...

M<sup>me</sup> DE VALVILLE, *bas à* ARTHUR.

Cet homme aussi !

Vous le voyez, Arthur, je suis perdue :  
Qu'ai-je donc fait pour qu'on me traite ainsi ?

ARTHUR.

Ah ! c'en est trop, chère Elise, pardonne ;  
Oui, je me rends à la voix de l'honneur,  
Puis-je être sourd à ce qu'elle m'ordonne,  
Quand le devoir est aussi le bonheur ! (*bis.*)

CÉLESTIN. Enfin, ce n'est pas sans peine.

DEVERNOIS, *à part*. J'en serai quitte pour faire comme l'autre fois... j'attendrai qu'elle soit veuve

CÉLESTIN, *à Arthur*. Ça a bien tourné pour toi, c'est très-heureux ! mais ordinairement cela ne finit pas ainsi ; et la morale de tout ceci, c'est que je remonte chez Artémise.

ENSEMBLE.

AIR : Contredanse de Jacquemain.

Jour d'allégresse !

De <sup>ma</sup> <sub>sa</sub> maîtresse,

Quand à l'autel je reçois les sermens,  
il reçoit

Tout nous  
leur présage

Un bon ménage 2017 33

Où les époux seront toujours amans.

FIN.